

11-1-1 (D)

MOUVEMENT INTERNATIONAL ATD QUART MONDE
107, avenue du Général Leclerc — 95480 Pierrelaye — France

LETTRE AUX AMIS D'AFRIQUE

Octobre 1982, n° 5

Chers amis,

Nous vous avons annoncé, il y a quelques semaines, tous les espoirs suscités par la création d'une antenne ATD Quart Monde à Dakar. Cette antenne, nous vous le rappelons, est l'aboutissement des échanges noués entre le Mouvement et de nombreux amis en Afrique et du Séminaire « Extrême Pauvreté et Exclusion en Afrique » de mai 1981. Vous avez souhaité avec nous qu'elle soit un lieu de rencontre pour tous ceux qui sont engagés avec les plus pauvres.

A travers les échanges que nous pourrons avoir, les questions que nous nous poserons, nous sommes persuadés que nous avons beaucoup à apprendre de vous, vous qui savez si bien nous transmettre le profond respect que vous avez pour les plus pauvres. Bien plus, en vous découvrant, une conviction s'impose de plus en plus à nous : le salut des pauvres viendra d'Afrique parce que plus qu'en d'autres parties du monde, des hommes et des femmes y ont gardé au fond du cœur une fraternité sans fard pour les plus défavorisés. Pour nous, permanents du Quart Monde, nous nous mettrons à l'écoute de l'Afrique pour apprendre d'elle cette fraternité et la reproduire à travers l'Europe.

I. L'ANTENNE.

Élisa et Philippe HAMEL nous communiquent aujourd'hui leurs premières impressions, leur volonté de s'enraciner dans cette terre d'Afrique qu'ils découvrent peu à peu :

« Nous sommes permanents du Mouvement depuis bientôt 9 ans et nous avons appris peu à peu que l'homme le plus pauvre, le moins considéré a une dignité, qu'il peut être utile à ses frères plus ou moins défavorisés que lui et que son expérience de la faim, de la souffrance, de l'humiliation, de l'ignorance lui donne une réelle connaissance de ce qui est utile pour le développement de tout homme, de toute société. Nous sentons aussi qu'en Afrique, comme ailleurs, « l'homme est bien le remède de l'homme », que les moyens matériels sont indispensables pour lutter contre le sous-développement mais que l'homme le plus atteint dans sa dignité a besoin de trouver d'abord un frère pour faire route avec lui. Tout cet apprentissage de l'Afrique, de ses mentalités, de ses solidarités va nous demander beaucoup de temps, de patience. Notre volonté de nous enraciner au Sénégal ne signifie nullement que nous ne sommes pas à l'écoute des autres pays

de la vie du quartier, l'école pour nos enfants, le marché, à travers des lectures et la découverte du journal national et l'apprentissage du wolof (la langue la plus parlée ici).

Nous essayons aussi de connaître les priorités du pays à l'égard des plus défavorisés et de prendre contact progressivement avec tous ceux qui sont engagés à leurs côtés (individus, organisations, responsables publics...). Pour ne rien perdre de tout ce que nous pouvons apprendre de la vie des contacts, nos premières lectures nous révèlent la vie d'hommes et de femmes que nous voudrions mieux connaître : les familles de « déguerpis » que la ville a retoulées au loin et qui sont souvent très marquées par le manque de travail, de ressources et d'inspiration ; paysans très pauvres (appelés ici « basabolos ») touchés par la sécheresse, menacés par la famine, obligés de quitter la terre ; femmes ou adultes obligés de mendier pour survivre, du fait de la situation économique ; enfants qui vivent dans la misère, en menace de

Nos premières découvertes s'accompagnent aussi de la seule réponse au développement et à la participation des plus pauvres dans le pays ? — comment bâtir un développement qui englobe d'Afrique, au contraire. Nous voulons d'abord faire silence pour nous imprégner de ce que l'Afrique et surtout l'Afrique des plus pauvres peut apprendre et transmettre au Mouvement et à tous ceux qui luttent de par le monde pour que nul ne soit exclu du développement et pour que tout homme soit artisan de justice et de paix.

Pour l'instant, nous ne savons pas quelle forme prendra cette antenne. Nous avons tout à apprendre de vous et nous comptons sur nos amis et correspondants africains du Mouvement pour ne pas adopter une approche trop européenne, mais plutôt une démarche inspirée de la pensée et des aspirations profondes des populations africaines. Nous savons seulement que les participants au Séminaire souhaitent que cette antenne devienne un lieu de rencontre, de partage pour tous ceux qui sont engagés avec les plus pauvres dans leur développement social, culturel, économique, spirituel, politique... sur le terrain et dans des organisations locales ou internationales. Nos premiers pas en Afrique sont donc très timides. Nous prenons le temps de nous acclimater, d'aménager cette antenne, de découvrir peu à peu le Sénégal, sa vie quotidienne à travers les démarches, les déplacements en

bus, la vie du quartier, l'école pour nos enfants, le marché, à travers des lectures et la découpe quotidienne du journal national et l'apprentissage du wolof (la langue la plus parlée ici).

Nous essayons aussi de connaître les priorités du pays à l'égard des plus défavorisés et de prendre contact progressivement avec tous ceux qui sont engagés à leurs côtés (individus, organisations, responsables publics...). Pour ne rien perdre de tout ce que nous voyons ou entendons, nous nous efforçons de tout noter fidèlement chaque jour. Nos premiers contacts, nos premières lectures nous révèlent la vie d'hommes et de femmes que nous voudrions mieux connaître :

- familles de «déguepjis» que la ville a refoulées au loin et qui sont souvent très marquées par le manque de travail, de ressources et d'instruction ;
- paysans très pauvres (appelés ici «baadolos») touchés par la sécheresse, menacés par la faim, parfois obligés de quitter la terre ;
- jeunes ou adultes obligés de mendier pour survivre, qu'ils soient handicapés ou non ;
- enfants qui vivent dans la rue, en menace de devenir délinquants. Ils sont là parce que la misère à la campagne les a poussés vers la ville avec l'espoir d'un avenir meilleur ou parce qu'ils ne sont plus intégrés à l'école coranique.

Nos premières découvertes s'accompagnent aussi de questions :

- comment se vit l'entraide au sein d'un quartier, d'un village, que l'on soit musulman, chrétien... ?
- certains parlent de supprimer «l'encombrement humain» dans les grandes villes. Qu'est-ce que ça signifie ?
- est-ce que la croissance économique d'un pays est la seule réponse au développement et à la participation des plus pauvres dans le pays ?
- comment bâtir un développement qui englobe les plus pauvres alors que souvent les moyens font cruellement défaut ?
- quels sont les résultats effectifs des grandes campagnes d'alphabétisation, de scolarisation, de «santé pour tous», d'auto-suffisance alimentaire... dans le pays ?
- quelles leçons pouvons-nous tirer de la lutte contre la misère dans les pays dits «développés» et qui seraient utiles dans une Afrique qui se modernise ? ».

II. UNE RÉALITÉ QUI ENGAGE

Des événements dramatiques sont vécus par les familles pauvres, événements qui se reproduisent régulièrement dans l'histoire des pauvres de tous les pays : les procédés d'expulsion varient, ils sont parfois subtils. De ces lieux où ils trouvaient refuge, les plus pauvres sont chassés au profit de ceux qui ont les moyens de construire des habitats plus modernes. Nous voudrions ici faire état de vos témoignages sur la vie et les espoirs des plus pauvres que vous rencontrez dans différents pays, de vos enga-

gements concrets, si minimes soient-ils, pour que nul ne soit exclu du développement :

Les familles de «déguepjis» :

«Le directeur d'un centre d'animation culturelle reçoit des jeunes de familles qui ont dû quitter leur quartier.

Le centre de B. ... est né dans une baraque au cœur d'un quartier en paillottes implantées sur un terrain marécageux à l'extérieur de la ville. Là vivait exclusivement une population déshéritée. La ville s'est agrandie et le plan de restructuration a englobé le quartier. Les habitants sont invités à déguerpir, les sols sont asséchés, assainis, on y construit des immeubles pour des fonctionnaires. Les «déguepjis» se retrouvent à une dizaine de kilomètres du centre. De quartier pauvre, B. ... est devenu quartier résidentiel. Mais malgré cette transformation les usagers du centre restent des familles aux revenus très faibles, les nouveaux habitants se croyant trop supérieurs pour utiliser une structure faite pour les pauvres. La fréquentation du centre par des «déguepjis» déshérités posent de nombreux problèmes :

- l'investissement en temps, fatigue et argent par ceux qui font plus de 10 km en bus est trop important ;
- beaucoup de jeunes n'ont même pas l'argent pour acheter le stylo nécessaire aux cours ou pour se payer un repas en ville ;
- beaucoup ne peuvent même pas payer la somme modique de la consultation médicale.

Pour répondre à ce désir des gens de se rencontrer et pour pallier ces difficultés, le directeur du centre se soucie de la formation et de la mobilisation des usagers du centre pour qu'à leur tour ils créent des communautés dans leur quartier et reproduisent ce qu'ils ont appris. Il soutient aussi des équipes qui veulent démarrer un projet à long ou à court terme dans leur quartier ou dans les villages».

Communiqué par Philippe HAMEL.

Dans d'autres villes d'Afrique nous sommes témoins de situations semblables. Quelles mesures sont prises contre ces personnes ? Que deviennent-elles ? Comment peut-on expliquer un tel comportement (et non le justifier) ?

Les enfants de la rue :

En Occident, ce sont les jeunes qui sont laissés à eux-mêmes dans les rues. En Afrique, ce sont souvent les enfants. Quelques-uns d'entre nous en connaissent :

«Depuis quelques mois, les enfants dans la rue font l'objet de rafles régulières qui les conduisent au commissariat puis à la prison. L'insécurité, la peur règnent. L'opinion publique, les plaintes incessantes des gens sont pour beaucoup à l'origine de ces poursuites. Les enfants n'ont pas d'amis. Partout on les traite de voleurs, de bandits. Pourtant quand on commence à les connaître un peu, on découvre en eux plein de délicatesse et beaucoup d'espoirs...».

Dominique GUILLO.

«A la poste, je rencontre A. ... Tout de suite, il vient me dire qu'il a été libéré hier soir à la gendarmerie. Pendant ces 10 jours, il n'a rien eu à manger et aucun enfant n'est venu lui apporter un peu de nourriture. Il en a grossi le cœur. Il avait été arrêté car il a été accusé d'avoir volé la mobylette qu'il devait garder et qui a disparu. Il a été battu et menacé d'être conduit en prison s'il ne dénonçait pas le voleur. Il n'est jamais allé en prison et en a très peur... A la fin de son récit, devant les autres enfants, il ajoute : "moi, quand quelqu'un est arrêté, je vais lui porter à manger"... ».

Michel AUSSÉDAT.

Une réponse africaine : c'est avec beaucoup d'espoir pour tous les enfants qui vivent dans la rue que nous avons lu le projet d'une Association pour la protection de l'enfance. Nous vous livrons quelques extraits de son analyse et les grandes lignes de ce projet :

«... Certains enfants vivent plus ou moins totalement dans la rue. Ce sont essentiellement des garçons de 10 à 18 ans, pour la plupart d'origine citadine ; ils vivent de petits moyens : en gardant les voitures, en portant des paquets, en cirant les chaussures, en mendiant, en jouant son argent aux dés ou aux cartes, en chapardant... Tous n'ont pas complètement rompu avec leur famille ni avec l'école, et pratiquent un certain va-et-vient, mais plusieurs dizaines vivent totalement dans la rue, dormant sur la plage toute proche ou sous quelque façade protectrice... S'ils gagnent facilement de quoi satisfaire des besoins tels que se nourrir, se vêtir sommairement, se distraire, il y a l'incertitude totale du lendemain —angoissante pour certains—, la solitude, la dureté des relations, le désert affectif. Ici, le monde de la rue n'a pas encore atteint le stade de la bande, comme on le voit par exemple en Colombie où les «gaminos», jetés hors de chez eux par la misère à partir de 5 ou 6 ans, sont obligés de s'organiser pour survivre. Ici, c'est chacun pour soi et il est bien souvent amené à se défendre à coups de poings, à coups de pierres ou de tessons de bouteille. Or ces enfants, exactement comme tous les enfants du monde, ont besoin d'être aimés et d'aimer. Ils cachent des trésors de tendresse... Ils ont besoin d'amitié, de chaleur. Mais contrairement à ce que l'on a observé ailleurs, par exemple dans les grandes villes de l'Afrique intérieure, ces enfants ne viennent pas des campagnes ou, du moins, pas en majorité. Ils sont essentiellement un produit de la ville.

Ce n'est pas que rien ne soit fait pour ces enfants. Un centre les accueille pour de courts séjours. Un autre centre existe également pour des séjours plus longs et nous souhaitons avoir avec lui la collaboration la plus complète possible. Mais ces institutions ne peuvent couvrir tout le champ des besoins. Les enfants placés là le sont par la décision d'autorités supérieures, à la suite d'actes officiels. Or ce type de situation est rare : les gamins de la rue ont bien rarement commis des délits justifiant une procédure aussi lourde. C'est ainsi, qu'après plusieurs années d'expériences avec ces enfants, un projet de «**maison ouverte**» est né où ils pourront trouver un abri où

vivre, grandir dans l'amitié, une amitié qui les invite à devenir des hommes qui savent qu'il n'y a d'épanouissement que dans l'échange entre humains égaux, dans l'échange d'amour. La famille reste cependant le meilleur milieu éducatif et notre action pédagogique devra tendre à y réinsérer l'enfant. Cette maison accueille exclusivement des garçons de 10 à 18 ans, et actuellement 11 enfants de 11 à 16 ans y vivent depuis le 22 juillet 82. Dans les années à venir, la possibilité de porter à 120 la capacité d'accueil est retenue, ce qui paraît le maximum tenable.

Nous avons fait le choix d'une vie communautaire ouverte sur l'extérieur ; chacun est amené à participer pleinement à l'élaboration en commun des règles de vie et des hiérarchies de la collectivité, —et donc à les intérioriser solidement—, initiatives, décisions et conflits étant également exprimés et résolus ensemble. Dans une ville où la scolarisation est à peu près totale dans l'enseignement primaire, le retour à l'école représente le retour à la normale. Les gamins des rues souhaitent redevenir comme les autres, c'est-à-dire retourner à l'école, aller en apprentissage pour les plus grands. Tout sera mis en œuvre pour éviter la formation d'un ghetto qui isolerait ces enfants du reste de la société, et un des objectifs de ce projet est bien que les enfants soient scolarisés dans les écoles voisines, que les apprentissages soient éparpillés dans la ville. La situation de l'emploi est difficile. La crise économique qui balaie le monde frappe particulièrement fort les pays en voie de développement, quels que soient leurs efforts pour s'en préserver. Il faut donc également chercher des formations adaptées aux débouchés réels, explorer des possibilités nouvelles. (...)

Espoirs et limites de ce projet : il s'agit de lutter contre les effets de la destructuration des familles en milieu urbain, sans possibilité actuellement d'agir sur les causes. Nous espérons simplement contribuer à empêcher la délinquance juvénile de s'accroître et faire de ce foyer un lieu de création continue.

La réalité de ces enfants qui, dans le monde entier, vivent dans la rue, ne peuvent plus rejoindre leur famille, nous la connaissons certainement. Nous pourrions rapporter ici l'histoire qui est la leur et la façon dont nous avons été amenés à les rencontrer. Que savons-nous également des amitiés qu'ils essaient de construire ? Que sont devenus leurs parents ? La famille élargie ? Qu'en dit l'opinion ? Connaissez-vous des groupes, des personnes qui soutiennent ces enfants livrés à eux-mêmes, des projets qui visent à agir sur les causes de telles situations ?

III. COURRIER DES LECTEURS.

Une longue réponse de Monsieur AHOKPÉ Kowou Tomago reprend point par point les questions de la lettre aux Amis d'Afrique n° 4. Nous ne pouvons vous en retransmettre que quelques extraits :
«Chez nous, les villes n'ont pas encore atteint ce

degré alarmant de misère comme décrit dans votre lettre. Notre capitale qui fait l'objet d'un accroissement démographique rapide ne reflète pas encore des taudis aussi écœurants. Cela ne veut pas dire que nos villes ne comptent pas de pauvres... L'insécurité sociale et financière des zones rurales, les avantages matériels des villes (services de tous ordres), l'envie de gagner plus, la démission des parents devant leur responsabilité, le manque de loisirs, le mariage forcé et la polygamie, l'ouverture de la ville sur le monde, etc., font que les gens désertent les zones rurales que l'on considère pauvres pour aller grossir l'effectif des villes, causant ainsi la création des bidonvilles. Les bras forts qui peuvent cultiver la terre en zone rurale partent tous pour la ville. Il ne reste que des vieux, d'où baisse de la production agricole avec son cortège de sous-alimentation et de malnutrition... Alors qu'en ville, les jeunes garçons et filles se retrouvent et c'est la procréation à outrance. Le taux de natalité est très fort en ville. (...) Garder le souci des plus pauvres... Il est bien plus difficile de rejoindre les pauvres parce qu'ils sont considérés comme une catégorie défavorisée où tout en eux rebute à tel point qu'on craint qu'en s'approchant d'eux, on s'assimile à eux. Il y a un vieil adage de chez nous qui dit : « le pauvre n'a pas d'amis ». Pauvre que tu es, tu feras tout pour plaire à tes pairs, pour susciter l'amour de ton entourage, tu sera toujours accueilli par une moue de dédain. Notre sens d'appartenir à un monde d'humains, de frères, s'est évanoui dans la nuit des temps compte tenu de plusieurs facteurs : économie, individualisme et égoïsme ; car la conjoncture économique difficilement apprivoisable fait que le beau et le paisible monde de jadis se transforme en un monde miné par la course à l'argent où chacun tente désespérément de s'accrocher à son gagne-pain quotidien, en un monde où prédomine l'individualisme, en un monde enfin où les égoïsmes l'emportent sur l'altruisme et où l'analyse réflexive se réduit à sa plus simple expression. C'est très regrettable... ».

Le Père Paul RIVAL nous écrit aussi :

« La dignité des plus pauvres dans la misère, leur sens de l'accueil, je les retrouve parmi les Africains que je rencontre dans ma paroisse (...). Cette année, les pluies ont été abondantes, trop abondantes, cela veut dire que bien des maisons sont inondées : les pauvres cherchent à se réfugier chez un parent ou un ami ou bien ils restent chez eux et vivent dans l'eau. (...) Ici, les choses ont avancé pour les aveugles. Deux classes de la future école des aveugles vont fonctionner à la rentrée d'octobre. Le montage télévision consacré aux aveugles a bien montré qu'ils veulent se prendre en mains et vivre comme tous les autres en fondant une famille, en ayant une profession leur permettant de contribuer au progrès de leur pays ».

Jamais nous n'échangerons assez pour nous permettre d'approfondir notre connaissance des plus pauvres, pour les découvrir là où nous ne les soupçonnions pas, pour les rejoindre là où ils nous attendent, pour partager aussi nos idées, nos espoirs, nos joies et nos souffrances.

IV. LU DANS LA PRESSE

Encombrement humain... « Le gouverneur a rappelé la portée et le sens de l'opération proprement dite dans la région... Cette opération regroupe toutes les opérations dans tous leurs aspects : assainissement, désencombrement, coupure et dégradation des routes, le désencombrement humain et des marchés, le nettoyage et la suppression des garages et des baraques sauvages, l'enlèvement des ordures ménagères et des branchages... ». (*« Le Soleil »* — 30 juin 1982).

Aide alimentaire... « L'aide alimentaire peut avoir une incidence néfaste sur l'agriculture locale. Les plus déshérités n'y gagnent pas grand chose... Une partie des vivres envoyés sont distribués dans les écoles. L'assiduité des élèves s'en trouve améliorée, mais dans la plupart des pays du Tiers Monde, les enfants les plus déshérités ne sont pas scolarisés parce qu'ils doivent contribuer au gagne-pain familial... Mais il faut reconnaître l'utilité des secours d'urgence en cas de catastrophe... ». (*« Le Soleil »* — 1er septembre 1982).

Dans les régions les plus touchées par la famine, comment l'aide alimentaire est-elle un facteur de développement pour les plus pauvres ?

Les Droits de l'Homme en Islam... « Les droits humains, selon les dispositions de la loi islamique se résument comme suit : — l'unité de la famille humaine et la proclamation faite par l'Islam que le meilleur des hommes auprès de Dieu est celui qui se rend utile à cette famille. — la charge imposée conjointement et solidairement à tous les membres du corps social d'assurer à chaque individu une existence digne et de libérer l'homme du besoin et de la pauvreté ; des fonds spéciaux prélevés sur les ressources de tous ceux qui possèdent devant être constitués à cette fin. Cette obligation est imposée par le Coran : « et sur leurs biens (il s'agit de ceux qui possèdent) le mendiant et le déshérité ont un droit reconnu... (L I 19) ». — l'obligation d'assurer l'instruction à tout musulman et cela en vue d'abolir définitivement l'ignorance... ». (*« Afrique Musulmane »* — octobre 1982).

Vous-mêmes, dans les journaux locaux ou régionaux, avez l'occasion de découvrir des articles décrivant des situations de pauvreté : certains présentent une analyse, d'autres reflètent ce que pense l'opinion publique... Pourriez-vous nous les envoyer avec vos propres réactions et analyses sur ce que vous connaissez ?

Nous comptons sur vous. Merci pour votre enthousiasme et votre amitié.

Joseph WRÉSINSKI
Secrétaire Général.

Une nouvelle série de publications vient de sortir, intitulée : « L'AFRIQUE AU QUOTIDIEN » ; ses premiers fascicules retracent l'histoire du Séminaire « Extrême pauvreté et exclusion en Afrique » — Paris, mai 1981 —, ainsi que tous les débats et échanges qui ont eu lieu pendant le Séminaire. A commander aux Éditions Science et Service, 107, avenue du Général Leclerc — 95480 Pierrelaye — France.

— NOUVELLE — NOUVELLE — NOUVELLE —